

« Il était une fois le cinéma » par Luigi Comencini

[Le Monde](#), 19 mars 1987

En dépit de la définition de Paul Morand (cité par Ennio Flaiano) : « *Le cinéma est quelque chose qui se situe à mi-chemin entre la mécanique de précision et la traite des Blanches* », le septième art a essayé, au cours de ses quatre-vingt-dix années d'existence, de ressembler davantage à une religion. Et aujourd'hui encore, tous ces gens qui veulent « *faire du cinéma* » et viennent frapper à ses portes désormais grandes ouvertes, derrière lesquelles il n'y a que du vide, ressemblent à une cohorte d'aspirants clercs faméliques pris d'une vocation soudaine. Peu importe que les salles ferment et que l'on préfère regarder distraitemment le cent soixante-dixième épisode de la série télévisée à la mode en mangeant un sandwich ou en téléphonant. Ils rêvent toujours d'entrer dans ce cinéma qui connut ses plus splendides rituels au cours des fabuleuses années 20.

Nous sommes vieux tous les deux, le cinéma et moi. Moi, un peu moins (à ma naissance, Griffith tournait *Intolerance*). Lycéen, je vivais alors dans une petite ville perdue du Sud-Ouest de la France, d'à peine vingt-cinq mille habitants. Le jeudi, on n'allait pas en classe, on allait au cinéma. Il y avait quatre salles aux noms pompeux et solennels : le Gallia, le Sélect, le Royal, le Majestic. Avec ses touches art-déco, sa moquette et ses rideaux, ses musiques douces et ses lumières tamisées, le temple s'allumait. Le Gallia était une salle d'avant-garde, et un beau jour on annonça « *un film avec musique et bruits* ». Oh ! merveille ! On entendait vibrer les coups d'épée de Douglas Fairbanks tandis qu'une formation sud-américaine battait le rythme dans un synchronisme diabolique. Le système Vibraphone était arrivé jusque-là. Mais quelques années plus tard, en une succession de nouveautés stupéfiantes, un autre cinéma, le Majestic je crois, annonça que l'ère des disques était révolue et que le film parlait de lui-même. De mémorables événements survinrent : dans *l'Atlantide*, de Pabst, on passait du Sahara à Paris d'un bond sonore digne d'être rappelé, au cri de « *Antinea c'est Paris !* », et le cancan d'Offenbach explosait, balayant les mélopées africaines.

Toujours à la poursuite fiévreuse de nouvelles découvertes techniques, le parlant, la couleur (le relief ?), le Cinémascope – la mécanique de précision – le cinéma entraîne les lointains sédentaires provinciaux dans des aventures extraordinaires.

Je me souviens de la projection du *Docteur Mabuse*, de Lang, au cinéma le Sélect, qui se consacra au muet plus longtemps que les autres. Quand j'en sortis, il faisait encore jour mais le soir s'avavançait, j'avais l'impression que tous les passants étaient des fugitifs et qu'une menace terrible planait sur la ville ; j'en titubais.

De mon bac passé à Bordeaux, j'ai oublié les visages des professeurs, mais je me souviens du film vu par hasard le soir où j'ai appris que j'étais reçu : *l'Opéra de quat'sous* (que chez nous, en Italie, on appelle « *de trois sous* »). Au lieu de Lotte Lenya, il y avait Dita Parlo (pour ne pas avoir à doubler les films, on les tournait en deux ou trois versions). Les chansons des bas-fonds, l'atmosphère de rage désespérée, cette sensualité trouble qui me prit de plein fouet (mais n'était-ce pas une illusion due à mon jeune âge ?), me donnèrent la conviction que le cinéma était le grand art qui synthétisait notre siècle, la « *traite des Blanches* », comme disait Paul Morand. 1947 : arrivé à Rome de la province – Milan – pour conquérir le cinéma, je fus entraîné aussitôt Piazza del Popolo, où l'on avait dressé une estrade destinée aux orateurs d'un grand meeting, celui des gens du cinéma. « *Aidez-nous !* », criait Anna Magnani d'une voix chargée de tristesse. Sur cette estrade, il y avait tous ceux qui comptaient. D'une fourgonnette-son s'élevaient les douces notes du *Voleur de bicyclettes* dont le tournage venait à peine de s'achever. On aurait dit un meeting des témoins de Jéhovah. De leurs limousines fraîchement importées d'Amérique, les producteurs observaient la scène, aux aguets, prêts à faire d'excellentes affaires avec l'argent de l'État qui ne pouvait pas rester sourd à cet appel.

Le cinéma devait vivre encore quarante années difficiles, mais toujours porte-drapeau, grande religion, grande image du vingtième siècle. Dans les ciné-clubs, les aspirants clercs allaient voir les œuvres du passé pour affronter l'avenir.

Vient ensuite le grand tournant : les films changent de nom, ce sont des « *téléfilms* », leur durée est incertaine mais, d'une façon générale, ils sont retransmis par épisodes et, si on en rate un, ça n'a pas beaucoup d'importance car on le retrouve la semaine suivante. La mort en direct n'impressionne plus, c'est le spectacle d'avant diner ; puis il y a les variétés ou les jeux. Quand donc a commencé le grand dégel ?

En 1934 (ou 35), j'étais à Paris et j'entrai dans un cinéma, accueilli par les actualités Fox Movietone. On y montrait le président français Barthou recevant à Marseille le roi Pierre de Yougoslavie, en visite d'État. Au beau milieu de la cérémonie, alors que le président français et le roi venaient juste de s'installer dans le carrosse qui devait les mener du port à la gare, des coups de feu retentirent (la prise de vues se faisait alors avec le son direct). Les deux chefs d'État s'affaissèrent, portant les mains à leur poitrine qui se couvrait de sang. Des cris de terreur partirent de la foule, les policiers de l'escorte couraient et hurlaient à la recherche des terroristes. Le carrosse emmenait les deux moribonds à l'hôpital, des gens étaient arrêtés, malmenés... Et la caméra continuait à tourner, enregistrant des images et des sons. Impassible, l'opérateur n'avait pas arrêté le moteur impitoyable.

Ce doigt qui n'a pas quitté le déclencheur, cet œil qui a continué à regarder avec indifférence ce qui se passait, marquent le début d'une ère nouvelle où la faim dans le monde est un spectacle comme un autre.

L'audiovisuel nous submerge comme des sables mouvants. Tout se passe en direct. Les temples du cinéma sont devenus inutiles. Il n'est resté que la passion du cinéma sans le cinéma. Dans des dizaines et des dizaines de festivals, on célèbre le *De profundis* de cet art totalisant qui a tant d'amateurs (encore) mais plus de spectateurs.